

BOB GARCIA

Duel en enfer

Roman



**Sherlock Holmes
contre
Jack l'Éventreur**

éditions du
ROCHER

DUEL EN ENFER

DU MÊME AUTEUR

Romans

La Ville monstre, Éditions du Rocher, 2007.

Le Testament de Sherlock Holmes, Éditions du Rocher, 2005 ;
rééd. Le Livre de Poche, 2007.

Nouvelle

« L'incroyable défi du professeur Borkoff », in *Sherlock Holmes dans tous ses états*, Rivages/noir, 2007.

Essais

Hergénéalogies, Éditions MacGuffin, 2008.

Hergé, aux sources de l'œuvre, Éditions Laurent Debarre, 2008.

Jazz et polar, Éditions Laurent Debarre, 2007.

Hergé et le septième art, Éditions MacGuffin, 2007.

Hergé, la bibliothèque imaginaire, Éditions MacGuffin, 2006.

Tintin au pays du polar, Éditions MacGuffin, 2005.

Tintin à Baker Street, Éditions MacGuffin, 2005.

Jules Verne et Hergé, d'un mythe à l'autre, Éditions MacGuffin, 2005.

BOB GARCIA

DUEL EN ENFER

Sherlock Holmes contre Jack l'Éventreur

Roman

éditions du
ROCHER

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

© Éditions du Rocher, 2008.

ISBN : 978 2 268 06699 8

ISBN pdf : 9782268097107

Remerciements

Je tiens à remercier Frédéric Brument, responsable éditorial aux éditions du Rocher. Sans son aide et ses conseils précieux, je serais probablement encore en train d'errer dans les brouillards londoniens, sur les traces d'un cauchemar victorien.

À Flore, Éléonore et Philémon

Je dédie ce livre à la mémoire de Jeremy Brett,
incarnation définitive et providentielle
de Sherlock Holmes à l'écran.

BUREAU DE GEORGE NEWNES

Je n'avais jamais reçu autant de courrier depuis la disparition de Sherlock Holmes. C'était comme si moi, George Newnes, directeur du *Strand Magazine* et éditeur du docteur Watson, je devenais tout à coup responsable de tout ce qui concernait de près ou de loin le fameux détective. Le décès de Sherlock Holmes provoquait un incroyable regain d'intérêt auprès du public. On me demandait d'éditer de nouvelles enquêtes du grand détective, comme si je disposais d'un stock inépuisable d'inédits au fond de mes tiroirs. Mais ce n'était malheureusement pas le cas. J'avais bien demandé à Watson d'écrire quelques-unes de ces fameuses « *untold stories* » qu'il se plaisait à citer dans ses récits. Mais le bon docteur prétendait ne plus s'en souvenir. En vérité, son intérêt du moment était bien ailleurs.

Je pris la première lettre de la pile et la parcourus :

Monsieur Newnes,

Je suis tout simplement scandalisée. J'ai admiré et soutenu Sherlock Holmes et son biographe, le docteur Watson, depuis la première parution de leurs exploits. J'ai acheté tous les numéros de votre revue et tous vos livres. Et je ne suis pas la seule dans ce cas. Vous avez bâti votre réputation sur des milliers de lecteurs et de lectrices comme moi. Et aujourd'hui, que nous proposez-vous ? Rien. Nous estimons que vous nous récompensez fort mal de notre fidélité. C'est pourquoi nous avons pris une grave décision à l'unanimité. L'Association des fidèles lectrices du Strand Magazine, que je préside, n'engagera pas un centime de plus dans votre revue si vous ne publiez pas de nouvelles enquêtes de Sherlock Holmes. Nous savons que vous n'avez pas tout édité. Le docteur Watson fait allusion à des dizaines d'affaires dans ses écrits. Pourquoi n'ont-elles jamais été publiées ?

Nous avons toutefois réfléchi à une solution qui mettrait tout le monde d'accord. Il suffirait...

Je froissai la lettre et la jetai au feu.

Du reste, je ne me souvenais même pas de l'existence de cette association.

Un toussotement me fit sursauter. Ma secrétaire se tenait sur le pas de la porte.

– Mlle Strawberry est arrivée, monsieur Newnes.

Il y avait bien longtemps depuis le décès de mon épouse qu'aucune dame ne me rendait plus visite.

– Mlle Strawberry ?

Elle lut la surprise dans mon regard et ajouta :

– La présidente de l'Association des fidèles lectrices du *Strand Magazine*.

– Allons bon. Avions-nous rendez-vous ?

– Je pense que oui, monsieur. En tout cas, c'est bien noté dans votre agenda.

Je ne me souvenais pas d'avoir pris un rendez-vous avec elle.

Je demandai encore :

– Vous semble-t-elle... quelque peu irascible ?

Ma secrétaire haussa les sourcils.

– Oh non ! C'est une personne tout à fait charmante. Elle m'a même apporté des petits gâteaux de sa fabrication, en remerciement de notre excellente revue.

Je lui rendis son haussement de sourcils. Que voulait donc cette bonne femme ? Pourquoi était-elle devenue si aimable ? Était-ce un simple stratagème pour gagner les grâces de ma secrétaire ?

Impossible de ne pas la recevoir.

Je marmonnai sur un ton résigné :

– Faites-la rentrer.

En fait de demoiselle, je vis entrer une vieille dame, mince et voûtée, qui avait dû connaître Ramsès II en personne.

Je tentai de lui sourire et lui désignai un fauteuil.

– Quelle agréable surprise. Si je m'attendais à recevoir la présidente des fidèles...

– Ne vous fatiguez pas, jeune homme.

Le « jeune homme » me conforta sur l'estimation de l'âge de ma visiteuse, ayant moi-même dépassé les soixante-dix ans.

Elle s'enfonça dans le fauteuil situé en face de moi et parut encore plus petite.

J'allais l'interroger sur le but de sa visite quand elle me lança :

– Vous avez reçu mon courrier.

C'était plus une affirmation qu'une question.

– Oui. Je l'ai lu avec attention et je l'ai... classé.

Il me sembla que le feu crépitait avec un peu plus d'ardeur dans mon dos, comme pour désapprouver mon mensonge.

Elle poursuivit, les lèvres pincées :

– Je suis venue vous proposer un marché. Voyez-vous, il ne me reste plus longtemps à vivre...

Elle marqua une pause.

Comme je m'abstins de la contredire, elle poursuivit :

– Bref, ma plus grande passion, désormais, c'est la lecture. Et plus précisément la lecture des récits du docteur Watson.

Nous y voilà !

J'ouvris la bouche pour protester, mais elle tendit avec autorité la paume de sa main décharnée.

– Laissez-moi finir.

Elle se racla la gorge, comme pour prononcer un discours de première importance :

– Vous avez tort de négliger la puissance de mon association, monsieur Newnes. Nous comptons plusieurs dizaines de milliers d'adhérentes, toutes passionnées par les aventures de Sherlock Holmes. Si vous éditiez une enquête inédite aujourd'hui, vous feriez au moins trois heureux : vous-même, car vos gains seraient considérables ; l'Association des fidèles lectrices du *Strand Magazine*, car elle aurait enfin le plaisir de découvrir une aventure originale de Sherlock Holmes ; et...

Elle sembla hésiter un court instant.

– Et ?...

– Le docteur Watson, bien sûr.

Je haussai les épaules.

– Watson refuse de reprendre la plume depuis la disparition de son ami. Et vous savez comme moi que plus rien ne l'intéresse en dehors de sa fondation.

Elle allait protester mais, cette fois, je parvins à la prendre de vitesse :

– Vous deviez m'entretenir d'un sujet important, mademoiselle.

– Précisément. Il s'agit de la fondation Watson.

– Quel rapport ?...

– Le docteur Watson y a englouti toutes ses économies. Malgré cela, la fondation connaît de graves difficultés financières. Le nombre de nécessiteux ne cesse d'augmenter, les aides gouvernementales se font rares et ne sont pas à la hauteur des dépenses engagées...

– Comment savez-vous tout cela ?

Son regard se durcit.

– Les fidèles lectrices du *Strand Magazine* ne sont pas toutes des rêveuses. Nombre d'entre elles sont engagées au côté du docteur Watson et partagent son quotidien, en partie par vocation, en

partie pour côtoyer leur écrivain préféré. Malgré notre âge... respectable, nous ne sommes pas dépourvues de caractère.

– Je n'en doute pas.

– Toujours est-il que le docteur Watson a besoin de cent mille livres dans un délai très court, faute de quoi sa fondation devra fermer ses portes.

Je faillis m'étouffer.

– Cent mille...

– Une somme colossale, certes, mais que vous pourriez rapidement amortir en publiant une aventure inédite de Sherlock Holmes, qui connaîtrait un succès planétaire.

Pour une contemporaine de Ramsès II, elle n'avait rien perdu de sa vivacité d'esprit. Son idée avait un indéniable relent pharaonique.

Je me tassai dans mon fauteuil.

– Même en admettant que Watson reprenne la plume, ce qui semble difficile compte tenu de ses pertes de mémoire, nous ne parviendrions jamais à rentabiliser un tel livre.

Elle prit un air énigmatique.

– Sauf s'il s'agit d'une enquête tout à fait exceptionnelle.

Cette sacrée bonne femme avait une idée en tête. Je l'invitai à la confidence en répétant à voix basse :

– Exceptionnelle ?

Elle se retourna vers la porte, comme si elle craignait d'être espionnée.

– Mes amis et moi-même avons remarqué que le docteur Watson n'a rien écrit de très significatif entre août et décembre 1888. Plus étrange encore, il refuse avec obstination d'évoquer certains événements terrifiants qui se sont déroulés à cette époque.

Je frissonnai en m'entendant prononcer :

– Jack l'Éventreur.

– En effet. Il semble pourtant peu probable que M. Holmes et lui-même soient restés inactifs pendant toute cette période.

– Qu'est-ce qui vous permet de supposer cela ?

– Pure intuition féminine.

Elle prononça encore quelques mots qui se perdirent dans les méandres de mon subconscient. Puis le silence s'installa entre nous.

Quand elle fut partie, je plongeai bientôt dans un abîme de réflexions, tentant de me remémorer cette période. À cette époque, j'avais moi-même relancé Watson pour lui commander de nouveaux récits de Sherlock Holmes. Mais il me répondait invariable-

ment qu'il était trop occupé pour écrire. Avec le recul, je me demandai quel genre d'occupation l'accaparait à ce point. Le doute s'installa rétrospectivement en moi. Et si ce diable de détective avait réellement mené l'enquête sur Jack l'Éventreur? Et s'il l'avait démasqué? Quel récit cela ferait! L'apothéose de ma carrière. Je voyais déjà le titre : *Sherlock Holmes contre Jack l'Éventreur, l'affaire du siècle*. La gloire du *Strand* pour les années à venir, sans parler des bénéfices que cela représenterait.

Une voix me fit sursauter.

– Vous en voulez un?

– Plaît-il?

Ma secrétaire cultivait depuis toujours l'art d'apparaître au beau milieu de mes réflexions les plus intimes. Elle me tendit une assiette couverte de petits gâteaux.

– Elle a dit qu'elle en apporterait d'autres dès que le récit paraîtra. Quelle charmante vieille dame...

J'écartai l'assiette de petits gâteaux et me ressaisis.

– Appelez-moi Watson tout de suite!

– Vous savez bien qu'il ne possède pas de poste téléphonique chez lui, monsieur Newnes.

– Dans ce cas, faites-lui porter un message en urgence. Je veux le voir demain matin dans mon bureau. Dites-lui que c'est... de la plus haute importance.

J'avais retourné la question toute la nuit. Watson n'était pas né de la dernière pluie. Il fallait user de beaucoup de délicatesse pour l'amener à parler de littérature. Mais la diplomatie n'avait jamais été mon point fort, surtout face à un tel renard.

Il se présenta à mon bureau en milieu de matinée.

Après les salutations d'usage, nous échangeâmes quelques banalités sur le temps qu'il faisait, la dérive économique du pays, la dégradation des mœurs et les prochaines élections.

Ayant épuisé ces sujets, Watson évoqua ses problèmes de santé, ses éternelles blessures de guerre qui le tourmentaient, sa mémoire qui n'était plus ce qu'elle avait été, le naufrage de la vieillesse... La conversation s'enlisa peu à peu dans les marécages des souvenirs. Puis un long silence gênant s'installa.

Je décidai d'en venir au fait.

– Je... voudrais savoir si vous auriez quelque anecdote concernant Sherlock Holmes?

– Qui ça?

– Sherlock...

Je suspendis ma phrase, effaré à l'idée que Watson ait pu oublier jusqu'au nom de son illustre compagnon.

Je répétais, en détachant chaque syllabe :

– Sherlock Holmes, le fameux détective privé dont vous avez relaté les exploits avec tant de talent...

– Ah oui ! Ce Sherlock Holmes-là. Bien sûr...

– Avez-vous tout raconté ou vous reste-t-il encore quelque enquête non publiée ?

– Il est mort, n'est-ce pas.

Je marquai un nouvel arrêt. Difficile de dire s'il s'agissait d'une question ou d'une affirmation. Avait-il oublié cela aussi ?

– Je le crains.

– Connaît-on le coupable ?

– Le... eh bien...

Watson se frappa le front du plat de la main, comme si un brusque souvenir venait de lui traverser l'esprit.

– Quel drôle de type. Plutôt déroutant. Une intelligence hors du commun doublée d'un cynisme du même niveau. Quand il ne voulait pas répondre à une question, il feignait de ne pas entendre, ou pire, de ne pas comprendre. Combien de fois me suis-je demandé s'il parlait sérieusement ou s'il se payait ma tête ?

J'avais envie de lui retourner la question, mais je m'abstins.

– Il était parfois facétieux. La police a souvent fait les frais de ses sarcasmes. En particulier ce pauvre inspecteur Balustrade.

– Lestrade ?

– Peut-être bien. Holmes prétendait qu'entre lui et ce Lestrade il y avait incompatibilité d'humeur.

Il se leva et me tendit la main.

– Ce fut un vrai plaisir. Merci encore pour cette délicate invitation.

Il se dirigea vers la porte. Je ne pouvais pas le laisser partir ainsi. Je tentai de le retenir.

– Je crois que nous n'avons pas parlé de tout. Restez un peu, cher ami.

Il se figea. Le « cher ami » était peut-être superflu. Puis il se retourna et leva un sourcil circonspect.

– Vous ai-je parlé de cette satanée sciatique qui me torture avec ces changements de température, mon cher Newnes ?

Cette fois, il me sembla déceler un léger rictus d'ironie au coin de ses lèvres.

Il fallait le retenir coûte que coûte.

Je lui lançai sans réfléchir :

– Mes lecteurs se sont toujours demandé pourquoi vous n’avez rien raconté des crimes de Whitechapel. Que puis-je leur répondre, sinon que Sherlock Holmes se reposait à cette époque ?

Je réalisai que je venais de dévoiler tout mon jeu en une seule tirade. Je restais tapi dans mon fauteuil, l’œil rond, mortifié par mon manque de tact. Je m’attendais à voir Watson filer hors du bureau, mais il sembla piqué au vif et rétorqua :

– Holmes n’est jamais resté longtemps inactif. Il ne vivait que pour ses enquêtes.

Cette réaction inattendue me donna l’audace de poursuivre :

– Si vous n’avez rien écrit à ce sujet, j’en déduis que c’est parce que votre ami a été dépassé par les événements. En termes clairs, son enquête a échoué.

Watson tressaillit, comme si je venais d’enfoncer un pic dans une partie sensible de son anatomie.

– Son enquête n’a pas échoué !

Sa mémoire semblait lui revenir en bloc. Ce cher vieux Watson venait de tomber dans mon piège. Il se tut soudain. Je ne pus m’empêcher de sourire.

– Ainsi donc, Holmes a bien mené l’enquête sur Jack l’Éventreur. Il balbutia :

– Je... je ne me souviens plus très bien... c’est possible, en effet. Ses joues rosirent. Toute trace d’ironie avait déserté son visage défait.

Je décidai de battre le fer pendant qu’il était chaud.

– Dans ce cas, pourquoi n’en avez-vous jamais parlé ?

Watson s’empourpra un peu plus et écarta la remarque avec un geste d’impatience :

– C’est du passé. Ça n’a plus d’importance

Il mit une main sur ses reins et s’appuya de l’autre sur sa canne, tentant de retrouver son personnage de vieillard amnésique.

– Adieu, Newnes. Je suis trop vieux à présent. Autrefois, je faisais cela pour gagner ma vie. Et puis, il y avait l’enthousiasme de la jeunesse. Aujourd’hui, je n’ai plus rien à raconter. Ne comptez pas sur moi pour écrire une seule ligne à ce sujet. Le temps qui me reste à vivre est bien trop précieux. Des tâches plus importantes m’attendent.

– Comme votre fondation, je suppose ?

Il s’immobilisa de nouveau.

– Dommage que vous ne puissiez rester plus longtemps, docteur Watson, c’est justement de cela que je voulais vous parler.

Je laissai flotter une seconde de silence et ajoutai à mi-voix, comme si je me parlais à moi-même :

– Rapport aux cent mille livres.

Il se retourna lentement et me jeta un regard oblique, flairant quelque piège. Plusieurs secondes s'écoulèrent encore. Je poursuivis.

– Lors de votre dernière visite, vous m'avez fait part de votre difficulté à réunir les fonds nécessaires à votre fondation, je crois ?

Notre dernière conversation remontait à plusieurs semaines. Il y avait peu de chance pour qu'il s'en souvînt.

– Je vous ai parlé de ça ?

J'opinaï du chef. Peu m'importait qu'il crût ou non à mon mensonge.

Il poursuivit d'un ton morne, comme s'il pensait tout haut :

– Quoi que nous fassions, le nombre de malheureux de cesse de croître. Il nous faut des fonds supplémentaires, mais ma cause n'est pas politique et personne ne s'y intéresse au point de verser ses propres deniers.

– Si. Moi.

Il se redressa, le sourcil en accent circonflexe.

– Vous ?

– Oui. Je pourrais envisager un premier versement de cinquante mille livres.

Il ouvrit la bouche, mais aucun son ne franchit ses lèvres.

Je portai l'estocade finale :

– Et un deuxième versement du même montant...

Je marquai un léger temps d'arrêt et ajoutai, comme une évidence :

– ... à la publication du roman.

Il revint au fauteuil et se laissa tomber de tout son poids. Il sortit de sa poche un large mouchoir blanc et s'essuya le front, comme s'il venait d'accomplir un effort surhumain.

Je jouais une dangereuse partie de poker.

Finalement, il sourit.

– Vous êtes diabolique, Newnes. Vous parvenez toujours à vos fins, n'est-ce pas ?

Je préfèrai de pas répondre et fixai mon encrier, comme un gamin face à son maître, sachant que cette attitude de soumission plairait à Watson. La moindre agressivité ou le moindre signe victorieux de ma part pouvait briser le fragile équilibre de cette discussion.

Je sentais que Watson hésitait encore. Il ne pouvait perdre la face.

Je lui tendis la perche qu'il attendait :

– J’ai compris votre préoccupation, Watson. Je ne vous demande pas de reprendre la plume. Mais tout au plus de rechercher dans vos archives si vous n’auriez pas gardé, à tout hasard, quelque trace de vos écrits datant de cette époque.

Comme il semblait encore songeur, j’ajoutai :

– Il va de soi que je ne changerai pas le moindre mot de ce que vous pourriez me confier.

Il se gratta le menton.

– Il faudrait que je remette la main sur...

Il marqua un arrêt, plongé dans sa réflexion.

Mon sang devait être proche du point d’ébullition.

Il ajouta au bout d’une éternité :

– ... mon journal personnel de l’époque.

Une goutte de sueur dévala de mon front, saisit le toboggan de mon nez et s’écrasa sur le sous-main de mon bureau.

Je parvins cependant à garder un air dégagé.

– Je pense que cela pourrait convenir.

La vérité, c’est que ce document, s’il existait, était au-delà de toutes mes espérances.

Le regard de Watson s’éclaircit.

– Quand pourriez-vous verser cette somme à la fondation ?

Le poisson était ferré. Je soufflai.

– Il me suffit de prévenir mon banquier. La transaction peut s’effectuer le jour même de la remise de vos... documents.

Watson semblait soudain retrouver ses jambes de jeune homme. Il s’extirpa du fauteuil avec une nouvelle vigueur et regagna la porte sans se tenir les reins.

– Je vais rechercher dans mes archives. Pourvu que Mme Hudson n’ait pas pris de mauvaise initiative !

Je passai le reste de ma journée à faire les cent pas dans mon bureau, fumant cigare sur cigare.

J’étais accaparé par une pensée unique : pourvu que Watson retrouve son fameux journal !

Au milieu de l’après-midi, je profitai d’une éclaircie pour sortir faire quelques pas afin de calmer mon angoisse. J’enfilai mon manteau, ouvris la porte de mon bureau et me trouvai nez à nez avec ma secrétaire.

Elle sursauta, aussi surprise que moi, et me tendit un pli d’une main tremblante.

– Un coursier vient d’apporter ceci.

Je l’ouvris d’un index fébrile et lus :

*Mon cher Georges,
Préparez cinquante mille livres en billets de banque pour demain
matin 10 heures. Vos désirs seront comblés au-delà de vos
espérances.
Votre dévoué,
Docteur Watson.*

Ma promenade avait désormais un but : ma banque !
Mon excitation était à son comble.

Je courus à mon bureau pour prendre ma sacoche de cuir, dont je vidai le contenu sur le sol. Ce sac était bien assez grand pour contenir cinquante mille livres en billets.

Je courus vers la porte, sous l'œil perplexe de ma secrétaire qui observait mes allers et venues sans comprendre. Je passai en trombe devant elle, la laissant méditer sur mon état de santé mentale.

La liasse de billets était prête dans ma sacoche de cuir. Je l'avais rapportée la veille, sous bonne escorte. Aidé de ma secrétaire, j'en avais recompté le contenu plusieurs fois.

J'avalais ma troisième tasse de café de la matinée et allumais ma deuxième pipe quand ma secrétaire apparut sur le pas de la porte, le visage inquiet.

– Deux messieurs demandent à vous voir. Dois-je les faire entrer ?

Je sursautai.

– Évidemment.

Elle ne bougea pas.

– C'est que... ils ne m'ont pas l'air très... enfin, je me suis dit qu'avec tout cet argent ici il serait peut-être imprudent de recevoir n'importe qui.

Je la fusillai du regard.

– Je suis assez grand pour savoir qui je dois recevoir. Faites-les entrer !

J'éteignis ma pipe et tentai de masquer mon impatience. Les deux hommes se présentèrent devant moi. Le premier, tout en longueur, avait la gaieté d'un croque-mort et les manières d'un tueur à gages. Le deuxième, plus petit et plus rond, respirait bruyamment et suait à grosses gouttes. Avec ses yeux trop mobiles et son haut-de-forme ridicule, il semblait sortir tout droit d'une illustration de livre pour enfants et évoquait une grenouille asthmatique.

Le grand type ajusta ses lorgnons et me tendit une lettre au bout de son bras télescopique.

– Bonjour, monsieur Newnes, nous venons de la part du docteur Watson.

Je saisis le pli, le décachetais en hâte et lus :

Mon cher Georges,

J'ai bien retrouvé les documents auxquels je pensais. En revanche, je ne peux pas vous les apporter moi-même car je suis bloqué au lit à cause de cette méchante sciatique. Vous en ai-je déjà parlé ? Elle se réveille à chaque changement de temps.

Je vous demande donc de traiter cette affaire avec M. Abendurff, notre juriste, qui est porteur de cette lettre et à qui je donne tous pouvoirs. Le trésorier de la fondation, M. Pumpf, vous délivrera un reçu en bonne et due forme.

Votre dévoué,

Docteur Watson.

J'en déduisis que mon croque-mort-tueur à gages devait être le juriste et que la grenouille asthmatique était le trésorier.

Abendurff tenait sous son bras un petit paquet de la taille d'un livre. Je le lorgnai avec insistance.

– Que devez-vous me remettre ?

– Ce paquet.

– J'entends bien, mais qu'est-ce qu'il y a dans ce paquet ?

– Aucune idée.

Je tendis la main, faisant le geste de saisir l'objet. Je n'allais tout de même pas déboursier cinquante mille livres sans la moindre garantie.

Mais l'homme se raidit et serra le paquet plus fort sous son aisselle.

– Les consignes du docteur Watson sont strictes : pas d'argent, pas de paquet.

Ce sacré Watson avait capitulé, mais n'avait rien perdu de sa méfiance. L'envie fut plus forte que le risque.

Je sortis la sacoche de cuir de dessous mon bureau et la tendit à la grenouille asthmatique.

– Voilà l'argent. Donnez-moi ce paquet maintenant.

Il ouvrit la sacoche et entreprit le comptage des billets.

Abendurff sortit un autre papier de sa poche.

– Pas avant d'avoir réglé la deuxième partie du contrat.

Je faillis m'étrangler.